

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers



**Les années 80 se parent d'une magie inattendue
dans cette chronique familiale bouleversante.**

La douce lumière de mi-saison qui baigne la totalité du film a peu à voir avec l'esthétique tape-à-l'œil généralement associée aux années 80. Cette décennie-là, qui a mené le réalisateur de 5 à 15 ans, est figurée par un impressionnisme subtil, du grain de la photographie aux discrètes images d'archives insérées dans la fiction. Comme s'il s'agissait d'un continent englouti, Mikhaël Hers en restitue amoureusement l'atmosphère, les sons, presque la texture, par des détails infimes. Dans cet espace émotionnel, les personnages existent d'emblée, et d'abord Élisabeth, mère de deux adolescents. Tous trois habitent une tour du quartier Beaugrenelle, à Paris, dans un appartement déserté par le père, parti refaire sa vie.

En quelques années, cette femme brisée par le chagrin et la séparation, sans confiance en elle ni expérience professionnelle, sort du découragement. L'audace qu'induisent parfois les situations désespérées la mène de l'autre côté de la Seine, jusque dans le studio de radio de Vanda Dorval, dont l'émission intimiste berce ses insomnies depuis longtemps. Élisabeth sera désormais chargée de répondre aux auditeurs : un miracle, un premier pas vers une émancipation économique. Symétriquement, elle aidera une adolescente esseulée, paumée, toxicomane, en l'hébergeant dans une petite pièce au-dessus de l'appartement familial.

Le film est constitué de moments quotidiens, comme entre les lignes. S'il bouleverse autant, c'est que beaucoup d'événements évoqués y ont la saveur exaltante d'un début, quand bien même ils sont déjà une fin. La jeune fille recueillie par la famille, séductrice fatale malgré elle, redevient vite un être de fuite. Aussitôt le fils follement épris d'elle, aussitôt elle disparaît... Pour ce personnage, la référence explicite est Pascale Ogier dans *Les Nuits de la pleine lune*, d'Éric Rohmer, dont on voit un fragment sur l'écran d'une salle de quartier. **La jeune femme était le charme même et son ombre nimbe gracieusement *Les Passagers de la nuit*, grand film d'actrices.**

Qu'au mitan de la même décennie, Charlotte Gainsbourg (dans *l'Effrontée*) et Emmanuelle Béart (dans *Manon des sources*) brillèrent, elles aussi, apporte un supplément d'âme, un sous-texte magique. La première joue avec virtuosité de cette timidité qu'on lui prête depuis toujours ; la seconde s'invente génialement une dureté minérale, polaire, laissant à peine affleurer une fêlure ancienne. Quand, sans préavis ni suite, les deux s'abandonnent ensemble à la joie d'une nuit de fête et dansent en toute légèreté, elles portent au plus haut le dessein du film : donner aux moments furtifs un air d'éternité.

Louis Guichard

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers

Le Monde

Peu de cinéastes donnent l'impression, comme Mikhaël Hers, d'être en quête de douceur, sans honte ni mièvrerie, sans besoin non plus de s'en justifier. Le monde s'en charge à sa place. En contrepoint de sa brutalité et de sa cruauté, toujours tapies à la porte de ses films, **le réalisateur ne cesse de se retourner sur les paradis perdus, tâchant de réparer les blessures, de retisser sans relâche un cocon**, de chercher un endroit, une formule, un mode de relation, dans lesquels les gens, pour changer, pourraient arriver enfin à se faire un peu de bien. La survie – soit l'état constitutif de notre présence toujours blessée au monde – est le *modus operandi* de ses personnages.

Les énervés, les agressifs, les gueulards sont donc ici priés de passer leur chemin, Hers est le cinéaste dans les films duquel le spectateur, harassé par cette guerre constante de tous contre tous que devient le monde contemporain, aime à s'abandonner. **C'est au moins une heure et demie de gagnée sur l'adversité. Ce n'est pas rien. Voguer dans l'impressionnisme envoûtant de cette œuvre. Retenir le temps avec elle.** Explorer la ville comme on le ferait d'un paysage intérieur. Laisser flotter les morts qui, indécis, nous accompagnent. Se faire à l'idée que quelque chose, toujours, manque, dont on ne connaîtrait jamais le nom. Saudade.

Entrons, maintenant, dans ces doux *Passagers de la nuit*. Ici, comme souvent, une catastrophe liminaire. Sans nom précis. Sans visage. Quelque chose qui se casse soudain, un manque abyssal contre lequel il va falloir soudain s'armer. De courage, de patience, de dignité, d'espoir. Une rupture, donc. Elisabeth (Charlotte Gainsbourg, dans un de ses meilleurs rôles), laissée seule avec deux adolescents, paumée, blessée, mais contrainte de devoir vite se relever. **Tout cela est bien ténu, mais possède un incroyable pouvoir de conviction et de sensibilité.**

La famille, bien sûr, l'appartement aussi, comme une cabine de bateau voguant en plein ciel. On est dans le 15^{ème} arrondissement, sur le front de Seine sur lequel revient régulièrement la caméra de Mikhaël Hers, magnifiant l'épicentre de la modernité parisienne d'alors. L'intérieur de l'appartement est filmé en studio. Il est parfait, habité, un peu passé, chaleureux, boisé, vivant, déclinant ses gammes d'orange et de marron, son canapé si accueillant, sa vue vertigineuse sur Paris. **On voudrait y habiter.** Lui répond le studio d'enregistrement de la Maison de la radio, abri feutré où des voix solitaires cherchent un asile dans la nuit.

Les années 1980 sont un personnage essentiel du film, on les retrouve dans leurs couleurs, leur texture, leur sonorité, leur musicalité. Le réalisateur les convoque dans des archives urbaines qu'il redistribue subtilement dans sa reconstitution et qui contribuent à la fonder en vérité. Car, bien sûr, tout est vérité dans ce film, tout est sentiment ineffable, tout est soi en un mot, qu'on essaie de dire au plus près de ce que l'on est « *Ici, on parle de soi, de son passé, de son enfance. C'est un peu la règle du jeu* », rappelle Vanda Dorval sur les ondes de la nuit. **Pareil pour ce film. Comme un pont jeté par-dessus le temps qui court, et nous sépare de ceux qu'on aime.**

Jacques Mandelbaum

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers



Bonnes ondes.

C'est si loin. Pour un peu, le film aurait dû être en noir et blanc. Les années 1980, vous vous souvenez ? Mitterrand venait d'être élu. L'espoir avait du rose aux joues. Même si elle ne dura pas, la liesse fut au rendez-vous. Des images d'archives en témoignent. Le grain de la photographie confirme l'impression d'un passé révolu. Le soir tombait sur les cœurs et sur la ville. Depuis ses fenêtres, dans une tour de Beaugrenelle, Élisabeth contemple la Maison de la radio, de l'autre côté de la Seine. Son mari l'a quittée. Elle reste avec ses deux adolescents dans cet appartement aux vastes baies vitrées.

Le cadet écrit des poèmes. L'aînée donne dans le militantisme. C'est de leur âge. L'époque veut ça, aussi. La mère traîne sa solitude et ses insomnies dans un Paris tremblant, presque étranger. Les hasards de ses promenades l'amènent à devenir standardiste pour une émission de France Inter. D'un ton suave, Emmanuelle Béart répond aux auditeurs qui l'appellent jusqu'à 4 heures du matin. Dans cette Vanda, les anciens reconnaîtront peut-être Macha Béranger, ses silences, ses phrases ouatées. C'est un monde à part. Élisabeth recueille une fugueuse au bout du rouleau. Le fils n'est pas insensible au charme de cette paumée.

Une grande douceur émane de cette chronique qu'on dirait chuchotée. Ce murmure cinématographique était déjà la marque d'*Amanda*, évoquant en sourdine les attentats du Bataclan. **Mikhaël Hers a une patte bien à lui, faite de pudeur et de discrétion.** Il montre une capitale remplie d'êtres à la dérive, des espoirs qui n'osent pas s'afficher. Le film est à l'image de son héroïne, qui pleure en cachette. Elle ne l'avoue à personne, mais elle tient son journal. Charlotte Gainsbourg trouve là un rôle à sa mesure, oiseau mazouté au pauvre sourire, qui dort sur le canapé, qui ne veut surtout pas déranger.

La fugueuse est touchante comme tout, imprévisible et fragile, une poignée d'eau. Cette Talulah (Noée Abita) a la voix de Pascale Ogier. Ça n'est pas un hasard si la jeune classe va voir *Les Nuits de la pleine lune* à l'Escurial. Car les films appartenaient au quotidien, en ce temps-là. Ils étaient des sésames. Les familles avaient leurs rituels. Ici, la mère préparait des crèmes renversées et soudain on se mettait à danser sur « Et si tu n'existais pas » de Joe Dassin.

Les Passagers de la nuit vibre dans la mémoire. C'est une mémoire hantée, comme ce wagon de 2e classe où l'on aperçoit furtivement la silhouette de Jacques Rivette. La Nouvelle Vague bouge encore. L'avenir ne sera pas si dur. Un haussement d'épaules, et on n'en fera qu'une bouchée. **Tant mieux si l'émotion vous saute à la gorge** devant ces plans du métro dont les stations s'allumaient une par une, selon la destination choisie.

Eric Neuhoff

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers

PREMIERE

Mikhaël Hers visite Paris dans les années 80, où l'on croise des personnages désireux de croire aux mirages de la vie. Et c'est magnifique.

Paris. Les années 80. Deux boussoles, deux fantasmes. D'un côté, une ville-cinéma usée jusqu'à l'os, de l'autre, une époque pas si lointaine, extirpée des limbes pour ne garder a priori que la beauté sauvage et vaguement extatique. Depuis nos années 2020, Hers ne peut que se tenir à distance. Le politique est tout au plus une archive désuète montrant une jeunesse désireuse d'y croire. Ses passagers de la nuit sont en périphérie du vaste monde.

Depuis les larges fenêtres de l'appartement d'Elisabeth (Charlotte Gainsbourg), il y a des tours. Le Paris Nouvelle vague n'est certes pas très loin mais n'existe que comme citation (cf. le cinéma Escorial où les héros, faute de *Birdy* se retrouvent devant *Les Nuits de la pleine lune*) ou lieu hanté (le fantôme de Rivette croisé dans le métro). **La magie de ce film-là tient toute entière dans cette façon presque indicible de faire fusionner ses personnages avec le cadre dans lequel ils s'inscrivent.**

Les différentes textures de l'image, témoins de greffes éparses (passé retrouvé, présent redécoré), permettent d'inscrire le récit dans un moment fragile, hybride, hors du temps, presque transitoire. Et de fait Elisabeth est elle-même à un croisement. Fraîchement divorcée, elle s'occupe de ses deux ados qui forcément lui échappent et s'accroche à une jeune SDF (merveilleuse Noée Abita) arrivée presque au hasard.

Dans cet entre-deux, la ville vibre mais ne promet rien. Elisabeth travaille la nuit au standard d'une radio pour le compte d'une animatrice à la voix suave (Emmanuelle Béart) dépositaire de sa propre solitude et celle des autres. Seule mais jamais tout à fait. **C'est un film merveilleux, dont le ré-enchantement qu'il promet n'a rien d'illusoire puisque tous ici veulent y croire.**

Thomas Baurez

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers

Le Journal du Dimanche

Une chronique tendre et nostalgique.

Ce qui frappe avant tout dans le cinéma de Mikhaël Hers, c'est la douceur qui s'en dégage. Sa façon de révéler l'intime par petites touches sans que cette délicatesse paraisse affectée. **Le réalisateur est un sentimental qui ne cède pas au sentimentalisme. Un impressionniste qui ne cherche pas à impressionner. L'émotion s'impose pourtant dans tous ses films, qui à chaque fois progressent avec pudeur : ils évitent les raccourcis évidents tout en affirmant un style élégant d'où ressort un talent certain pour rendre à l'ordinaire sa beauté et son mystère.** S'y observent aussi un sens de l'ellipse et de la suggestion, un goût prononcé pour les ambiances citadines et crépusculaires, et des thématiques récurrentes comme le deuil, la reconstruction ou le temps qui passe.

Dans son quatrième film, *Les Passagers de la nuit*, le cinéaste de 47 ans remonte ce temps qui fuit trop vite en embarquant le spectateur dans les années 1980. S'il s'ouvre dans la liesse de l'élection de Mitterrand et s'étend sur sept années, les événements ou catastrophes majeurs de la décennie y sont négligés. C'est une époque fantasmée que peint Hers, avec sa musique, ses fringues, son ambiance. La patine rétro et les images d'archives insérées par endroits, jusqu'à se confondre avec celles du film, favorisent encore davantage l'immersion. *Les Passagers de la nuit* se regarde comme un album de souvenirs dont on tournerait lentement les pages. On aurait presque envie de rejoindre ses personnages à bord d'une DeLorean volante. Leurs vies ne sont pourtant pas plus roses que les nôtres.

Elisabeth (impeccable Charlotte Gainsbourg), la quarantaine, vient de se séparer du père de ses ados et doit trouver du travail malgré son inexpérience. Elle en déniche un comme standardiste dans une émission nocturne diffusée sur France Inter, où le hasard lui fait rencontrer Talulah, jeune punk paumée à laquelle Noée Abita prête ses traits encore enfantins. Le film doit son titre, qui est aussi celui du programme radiophonique, à l'émission *Les Choses de la nuit*, animée par Jean-Charles Aschero pendant de nombreuses années.

Sa douce nostalgie se vérifie dans le grain de l'image, dans son rythme tranquille mais aussi dans les voix qui se confient. Celle de Noée Abita évoque le timbre si particulier de Pascale Ogier, décédée en 1984, à 25 ans. L'icône « növo » apparaît au détour d'une scène où Talulah et les enfants d'Elisabeth découvrent au cinéma *Les Nuits de la pleine lune* (1984), d'Éric Rohmer, puis un peu plus tard dans *Le Pont du Nord* (1981) de Jacques Rivette, autre exploration parisienne. Ici, les personnages, tous attachants, vivent dans une tour du quartier de Beaugrenelle, souvent filmé la nuit ou dans le bleu enveloppant du crépuscule. **On les accompagne sans les lâcher d'une semelle dans leur cheminement intime le long de ce magnifique voyage temporel qui fait l'éloge de l'ordinaire et de la bienveillance.**

Baptiste Thion

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers



Mikhaël Hers déploie sa sensibilité dans l'intime d'une très belle saga familiale.

Sur un plan géant du métro parisien, Talulah fait courir ses doigts le long des lignes colorées. Ses mains jouent à poursuivre les points lumineux qui s'allument et s'éteignent au gré des stations. Puis, un effet de surimpression fait se rencontrer dans le même plan le visage de la baroudeuse et cette carte d'un Paris souterrain. L'image a valeur de programme : aux avancées du trafic répondront les destinées sentimentales de personnages qui, dans un Paris des années 1980, feront l'expérience d'un apprentissage renouvelé. Souvent, Mikhaël Hers fait débiter ses histoires là où d'ordinaire elles s'achèvent. Mais la fin, plutôt que lovée dans les regrets, s'envisage comme un lumineux et mélancolique chemin de renaissance.

Les Passagers de la nuit suit lui aussi cette logique et s'ouvre sur une crise : Elisabeth (Charlotte Gainsbourg, bouleversante) est quittée par son mari. Cette mère de deux ados doit réaménager sa vie et devient standardiste pour une émission de radio dans laquelle Emmanuelle Béart tient le rôle d'animatrice star. Tous les soirs, des insomniaques y livrent leurs états d'âme. En parallèle, son fils Mathias fait l'expérience du premier amour, alors qu'Elisabeth elle-même rencontre un nouvel homme. En réalité, il est inutile de préciser la teneur des péripéties qui jalonnent cette saga parisienne, étalée sur sept années de vie d'une famille bientôt agrandie par l'arrivée d'une jeune fille venue de nulle part mais qui se reconnaîtra en sœur de Pascale Ogier dans *Les Nuits de la pleine lune* d'Eric Rohmer.

L'émouvante beauté des *Passagers de la nuit* tient dans le mystère qui procure la sensation de voir se transformer à l'écran le geste le plus insignifiant en un vibrant acte romanesque, l'éclosion sublime de petits riens. Sans doute d'ailleurs y a-t-il dans les voix de ces anonymes, qui se confessent chaque soir, une très juste évocation du cinéma de Mikhaël Hers, celle d'une écoute, d'une pudeur capable de saisir au plus profond ce par quoi la vie est marquée pour toujours, ce par quoi sont forgés les sentiments dans leurs plus sensibles retranchements. Mikhaël Hers, qui n'a eu de cesse de filmer Paris et sa proche banlieue, dévoile ici le XVe arrondissement depuis la tour d'un immeuble, vue imprenable sur la ville, et avec elle, la possibilité de se perdre, à travers les fenêtres, dans les existences de chacun.e.

Des existences ancrées dans les années 1980, période où le cinéaste était encore enfant et dont le décor a la saveur particulière du fantasme d'un temps rêvé, marqué par l'espoir puis la déception d'un gouvernement socialiste. Mais le vrai bouleversement que procure le film tient dans cette chose apparemment simple qui consiste à faire vivre le passé comme un temps présent pour mieux en mesurer la perte, le vertige de son évanescence. **C'est sans doute pour cela que l'œuvre de Hers, toujours empreinte de ce doux spleen ouaté rendu vivant par la texture de la pellicule, est sans âge et ressemble à la description d'un rêve. « Il y avait quelque chose de chaud, d'éternel. »**

Marilou Duponchel

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers

PSYCHOLOGIES MAGAZINE

Charlotte Gainsbourg irradie cette chronique des années 1980 où, divorcée au lendemain de l'élection de François Mitterrand, elle doit élever seule ses deux adolescents. A la fois fragile et forte, elle entame sa nouvelle vie en travaillant à Radio France, dans une émission de nuit, où elle accueille la parole des auditeurs aux côtés d'Emmanuelle Béart, dont la voix sensuelle fait toujours merveille. C'est là qu'elle rencontre une jeune paumée qu'elle accueille dans son foyer. A quoi pourra bien ressembler la famille qu'elle va recomposer dans une France en pleine mutation ? La première qualité de ce beau film sensible est sa reconstitution minimaliste mais sensorielle des années 1980. Le réalisateur Mikhaël Hers n'a connu cette époque qu'enfant, et on a l'impression qu'il a entrepris ce film pour se rattraper, s'offrir des éclats de cette période où, malgré la crise et la grisaille, tout paraissait encore possible. Pour autant, le regard n'est pas nostalgique. Il dégage au contraire une étonnante douceur, qui rend soudainement tout possible : la mère et le fils, qui (re)découvrent l'amour en parallèle, la chaleur d'un repas de fête où l'on se retrouve à danser sur du Joe Dassin. **Plus qu'une madeleine, ce film nous invite à prendre en main notre destin et à tracer notre chemin au milieu des embûches.**

Philippe Rouyer

E L L E

Beaugrenelle, dans l'imaginaire parisien, c'est un quartier qui fout le cafard : une dalle, un méga-centre commercial, des gratte-ciel 70s qui, même neufs, avaient déjà l'air passés, voilà le décor. D'ailleurs, ça ne va pas fort pour Elisabeth qui vit là, mère au foyer quittée par son mari, horizon bouché, et à qui Charlotte Gainsbourg prête superbement des moues à-quoi-bonistes et des mines chiffonnées. Ce que raconte alors, en toute délicatesse, *Les Passagers de la nuit*, c'est la reconstruction pas à pas d'une quinquana des années 1980, naviguant d'un front de Seine à l'autre, qui trouve du boulot à la Maison de la Radio, en face de chez elle, et d'une époque à l'autre aussi : ses enfants, presque adultes, s'apprêtent à quitter le foyer tandis que Mitterrand promet de « changer la vie ». Le réalisateur Mikhaël Hers confirme, après *Amanda* ou *Memory Lane*, combien l'émeuvent la classe moyenne, les vies sans trop d'histoires, les gens qui font comme ils peuvent, sans que jamais le pathos ne pointe. Même quand surgit, séisme potentiel, une jeune SDF/junkie – campée par la fascinante Noée Abita – dans le quotidien d'Elisabeth, le film n'en fait pas un drame : on s'épaule, les spleens se partagent. **Comme si tout était sublimable : la tour Totem et autres édifices du coin prennent d'ailleurs des allures féeriques de phares dans la nuit.**

Thomas Jean

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers

Causette

Plus secrets que d'autres, certains films ravissent par leur seul frémissement, leur délicatesse, leur grâce impalpable. *Les Passagers de la nuit* est de ceux-là. Il offre à Charlotte Gainsbourg l'un de ses plus beaux rôles.

Le quatrième long-métrage de Mikhaël Hers accompagne la trajectoire d'Élisabeth, une héroïne vulnérable et déterminée. Peu de temps après avoir été quittée par son mari, cette grande timide (et insomniaque) trouve un emploi dans une émission de radio la nuit, moyen inédit pour elle d'assurer son quotidien et celui de ses enfants, mais aussi d'entamer une nouvelle existence. Il lui suffit juste, pour cela, de traverser la Seine !

Les personnages ne cessent de circuler dans ce fluide « roman » d'apprentissage. Sans doute parce qu'ils-elles sont tous et toutes en transit, quels que soient leur âge, leurs envies ou leurs blessures. Reste que s'ils-elles se croisent, s'attachent, se détachent, c'est pour mieux se réinventer ensemble. Cette dynamique est l'une des grandes qualités de ce film « d'époque », qui déploie ses élans sur sept années, entre 1981 et 1988, histoire d'exhaler une forme d'espoir, sinon d'innocence. Mais sans nostalgie !

Jalonné de mains tendues et de tubes (ceux qui passaient alors à la radio) ; rythmé par la voix fragile de Pascale Ogier (égérie des années 1980 que Talulah découvre dans *Les Nuits de la pleine lune*) ou apaisante d'Emmanuelle Béart (épatante dans un second rôle), *Les Passagers de la nuit* se met simplement au diapason de ses protagonistes : **doux et généreux.**

Ariane Allard

Les passagers de la nuit

Un film de Mikhaël Hers

madame
FIGARO

Après avoir offert l'un de ses meilleurs rôles à Vincent Lacoste dans *Amanda*, bouleversant récit d'une paternité fortuite, Mikhaël Hers sublime Charlotte Gainsbourg dans le non moins émouvant *Les Passagers de la nuit*.

Un portrait de femme. La comédienne se glisse dans les jupes-culottes eighties d'Elisabeth qui, fraîchement quittée par son mari, doit se réinventer pour élever son fils et sa fille adolescents. Alors qu'elle trouve un emploi dans une émission nocturne de Radio France, elle fait la rencontre de Tallulah, jeune paumée qu'elle recueille. « Elisabeth est autant vulnérable que déterminée et solide, aussi lucide que naïve. Je voulais écrire un personnage qui échappe aux classifications d'usage », explique le réalisateur, qui brosse le portrait multidimensionnel d'une femme en reconstruction dont la fragilité n'est jamais considérée comme une faiblesse.

Un double récit d'apprentissage. C'est une éducation sentimentale à deux vitesses que racontent aussi ces *Passagers de la nuit* : tandis que son fils (la révélation Quito Rayon-Richter) vit son premier émoi amoureux avec l'invitée de la maison (Noée Abita, déjà incroyable dans *Ava* et dans *Slalom*), l'héroïne réapprend à aimer et à se faire confiance. « Sa timidité pourrait l'encourager à se protéger et à se dissimuler, mais pas du tout, elle n'a pas peur de se montrer désarçonnée, et cache à peine ses pleurs devant ses enfants... » raconte Charlotte Gainsbourg.

Une écriture en finesse. Chagrins amoureux, addiction, perte de repères matériels et affectifs : malgré l'âpreté des thèmes, ce sont la douceur, la sororité et l'optimisme qui dominant dans cette chronique qui évite toute psychologisation. « Tout est axé sur la tendresse, sur une main tendue, une émotion hors pathos. Cela pourrait sembler mièvre, pétri de bons sentiments, mais ce serait sans compter sur la délicatesse de Mikhaël. »

Difficile de trouver des mots plus justes que ceux de Charlotte Gainsbourg pour décrire cette merveille de sensibilité.

Marilyne Letertre